

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 21 (1953)
Heft: 8

Artikel: "Pedro"
Autor: Herbart, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569513>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

„PEDRO“

Nous reproduisons ci-après un chapitre du livre merveilleux «L'Age d'Or», de Pierre Herbart, paru à la NRF, Paris, et dont Jacques Brenner a écrit, entre autres, dans «ARTS»:

On voit parfois l'auteur de «L'Age d'or» être à la merci d'un être qui l'a séduit: on le voit partir sur une péniche, ouvrier bénévole, ou s'installer dans tel village où travaille tel garçon.»

Car c'est de l'amour des garçons que nous parle Pierre Herbart. Et l'originalité du livre sur ce point est qu'on ne trouvera pas le moindre passage théorique: Pierre Herbart ne se soucie point de justifier des sentiments qui sont naturels et donnés. Il faut bien les accepter tels quels. Herbart note aussi dès les premières pages que «tout ce qui ressemble à une mise au point, à une technique de la volupté lui fait horreur». Ses personnages se livrent à l'inspiration. Comme il s'agit du reste de jeunes gens et que ces jeunes gens sont la santé même, on a l'impression de voir des enfants qui jouent dans la fraîcheur du premier matin du monde. Qu'il soit question de garçons entre eux, voilà qui n'a guère d'importance. Albert Camus, craignant un peu «les ricanements qui servent de contre-chant, chez nous, aux choses de l'amour», écrit justement: «L'Age d'or est un livre pur qu'on ne voudrait mettre qu'entre des mains nettes».

La Rédaction.

J'ai vingt-cinq ans. Je suis seul. Je ne sais comment, j'ai échoué à Saint-Paul-de-Vence qui était, à cette époque, un village comme les autres.

Un soir un petit cirque de plein air dresse ses tréteaux sur la place. Le père, la mère et deux enfants «travaillent au tapis», exécutent des tours d'adresse, réapparaissent en clowns. Et soudain, dans le cercle, s'avance un jeune trapéziste vêtu d'un maillot d'arlequin. Son audace enchante les spectateurs. Parfois il reprend souffle un instant, assis, les pieds croisés, sur la barre de son trapèze qui se balance mollement en plein ciel. On le regarde en silence. Le temps n'a plus tout à fait sa vraie mesure. L'arlequin salue, revient avec une guitare, prélude un instant — et sa voix coule comme du sang. C'est un gitan, de pure race. Ses flamencos montent dans la nuit, ponctués par les coups secs qu'il frappe sur le bois de son instrument. Quand il a fini, il semble qu'une grande solitude se soit abattue sur chacun.

Je m'éloigne un peu sur la route. Un pas pressé me poursuit. C'est lui. Il a changé son habit d'arlequin contre un vieux pantalon retenu à la taille par une ficelle, une chemise noire en loques. Il me demande une cigarette.

— Allons se promener, dit-il.

Nous nous enfonçons dans un petit bois. La nuit est chaude, saturée par l'odeur des orangers, toute vacillante de lucioles. Le garçon marche sans parler à mes côtés.

— Quel âge as-tu?

— Quinze ans.

J'oublie qu'il est là. Il pose la main sur mon bras.

— Pourquoi êtes-vous triste? demande-t-il.

Dans son ardent petit visage levé vers moi, je vois luire ses dents, ses yeux.

— Moi, je suis malheureux, dit-il.

Et brusquement:

— Emmenez-moi!

— Comment veux-tu que je t'emmène?

— Emmenez-moi! Ils ne diront rien, allez, si vous leur donnez... cent francs! Je serai votre domestique. Je ne veux pas être payé; vous me donnerez des cigarettes... Emmenez-moi! répète-t-il d'un ton déchirant.

Je le fais asseoir au pied d'un arbre près de moi. Je lui explique que je ne suis pas riche, que je ne peux pas le prendre.

— Comme c'est dommage, dit-il. Nous aurions été si contents ensemble!

— Mais enfin, comment le sais-tu?

— Je le sais, je le sais... Je vous ai regardé tout le temps. Je le sais!

Il se serre contre moi. Je caresse ses cheveux en broussaille. Il frotte sa joue, son front contre mon épaule. Je lui dis qu'il est temps de s'en retourner. Un peu avant d'arriver au village, il me prend la main, la porte à ses lèvres.

Le lendemain matin je passais sur la place au moment où la roulotte du cirque partait. Le petit gitan conduisait le cheval par la bride.

— Où allez-vous maintenant? lui demandai-je.

— A Vence.

J'étais debout au dernier rang des spectateurs, mais il me remarqua aussitôt. Après la représentation j'attendis dans l'ombre que le cirque fût démonté, et je repris la route de Saint-Paul. Ses espadrilles le rendaient silencieux comme un chat.

— Comment t'appelles-tu? demandai-je.

— Pedro. Et vous?

— Moi aussi.

Il rit. Je pouvais marcher à côté de lui comme si j'étais seul. Il ne disait rien. Je l'oubliais et parfois, pour m'assurer de sa présence, je posais ma main sur sa tête. A mi-chemin je lui dis de me quitter, mais il ne voulut pas.

— Tu auras une longue route après...

Il secouait la tête. Dès que je fus assis dans l'herbe, un peu en retrait de la route, il pesa doucement sur ma poitrine pour me faire m'étendre, et se nicha tout contre moi, immobile. «Le mystère commence, pensais-je confusément. Il y a deux jours je ne le connaissais pas et voilà qu'il est couché là, près de moi. Il se tait. A quoi pense-t-il, que pense-t-il?»

— Pedro! murmurai-je.

— Si?

Je l'embrassai longuement, religieusement. Une énorme rumeur montait de la vallée, coassements de grenouilles, grillons, et les eaux d'une cascade.

— Pedro, pourquoi...

... Pourquoi es-tu là? voulais-je demander. Mais cette question ne comporte pas de réponse. Et je l'embrassai encore, encore... Il se mit à gémir très bas, les lèvres entr'ouvertes. La lune me découvrait son

visage pathétiquement tendu vers le plaisir. Je sentis que le même dieu nous visiterait ensemble, et, sans faire un geste, pour la première fois de ma vie, je *possédai* un être.

Aux abords de Saint-Paul, Pedro me quitta.

— Où partez-vous demain? demandai-je.

— A Tourettes...

Après, ce fut Bar-sur-Loup, puis Grasse, puis Saint-Cézaire, puis... Tantôt je suivais, tantôt je précédais le cirque. Jamais je ne voyais Pedro dans la journée. La nuit était notre domaine. J'ai souvenir de clairières baignées de lune, de champs de trèfles qui embaumaient... Dans un village, j'avais acheté une de ces immenses capes que portent les bergers dans la montagne. Nous nous y enroulions tous les deux. Ainsi nous restions lèvre à lèvre, jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Et je ne savais si Pedro dormait ou s'il était comme moi en proie à cette extase jamais connue.

— Emmène-moi, murmurait-il chaque nuit. Emmène-moi...

Je rabattais sur nos têtes le collet de bure de la cape.

— Dors, Pedro, dors! disais-je à voix basse.

Contre ma joue je sentais que sa bouche répétait: Emmène-moi... Il pouvait rester parfaitement, totalement immobile durant des heures. Son souffle était si pur, si léger qu'en vain je cherchais à en surprendre le rythme. A nouveau je l'oubliais. Je dégageais ma tête de la cape. Le ciel était plein d'étoiles; une chouette poussait des cris stridents. Il me semblait que seul j'étais conscient, responsable — de quoi? Je conduisais au port un vaisseau chargé d'une cargaison précieuse. Quelle cargaison? Cette vie muette qui chauffait doucement mon flanc...

— Tu dors? demandais-je, si bas que Pedro ne devait sûrement pas m'entendre. Le temps passait. Il dormait.

— Non, je ne dors pas, disait-il soudain.

Je plongeais sous la cape, le coeur chaviré d'une étrange émotion.

— Tu es... tu es Pedro? balbutiais-je.

— Oui, c'est moi.

— Ecoute, Pedro, je ne sais pas comment t'expliquer... Je voudrais que tu dises quelque chose... Je t'aime.

Le silence était si long que je partais encore à la dérive, tout seul.

Avant l'aube, une grande stupeur tombe sur la terre. C'était le moment où nous devions nous séparer. Je gagnais mon lit de hasard, dans quelque auberge de village; lui, la remorque de la roulotte, où il avait sa pailasse.

Je l'aurais suivi toujours, peut-être...

Une fois qu'il m'avait dit que le cirque donnerait une seconde représentation au même endroit, je dormis jusqu'au soir. Quand je sortis, les roulottes n'étaient plus là. J'aurais pu m'informer, les rejoindre... Mais je me rappelais notre retour, le matin même. Le jour se levait quand nous étions arrivés sur la place où dormaient la roulotte et sa remorque, contre le mur de l'église. Les maisons étaient rangées autour de nous comme des juges. Mais je n'avais pas peur. L'aube de mai s'annonçait triomphante.

Pedro, dans un geste qui lui était familier, prit ma main et y appuya sa joue.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je parte avec toi? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Je te l'ai dit: je ne peux pas...

— Oui... oui... Alors, adieu!

— A ce soir. Je t'attendrai là.

Il ne répondit pas, mais quand j'ouvris la porte de mon hôtel avec la clef que je m'étais fait confier, je le vis, debout près de la remorque, qui me regardait.

Au bord du trottoir un autocar était en partance. J'y montai sans même demander où il allait.

Une heure après, j'arrivai dans un autre village.

A propos de la „Partie française“ du Cercle

Au cours des derniers mois, le nombre des abonnés de langue française a sensiblement augmenté. Nous devons cette augmentation en partie aux efforts de notre aimable collaborateur A. B. de Paris, en partie à la publicité qui nous fut faite, sans notre demande expresse, par un journal parisien aujourd'hui disparu. Parallèlement à ce développement, certains de nos lecteurs de langue française ont formulé des critiques que, de leur point de vue, nous comprenons, du moins partiellement. Mais il va sans dire que ces critiques, considérées par la rédaction, changent d'aspect. C'est pourquoi je tiens à définir dans cet article, d'une façon aussi claire que possible, les problèmes tels qu'ils se présentent à nous.

Le principal reproche qui nous est adressé est l'insuffisance de pages réservée à la partie française. Pour justifier la prépondérance de la partie allemande du «Cercle», je suis obligé de mentionner en premier lieu que 75% de nos abonnés sont de langue allemande, 20% de langue française, et 5% environ de langue anglaise et autres. Du mois de janvier au mois de juillet de cette année, nous avons imprimé 106 pages de textes en langue allemande et 68 pages en langue française. Si nous tenions réellement compte du pourcentage de nos abonnés ce ne sont que 28 pages qui auraient dû être publiées en langue française. Heureusement pour la partie française, nous avons toujours la possibilité de prétendre qu'un grand nombre d'abonnés de langue allemande savent lire le français.

Une autre critique, assez vive, se rapporte au prix de notre revue. J'ai discuté cette question avec des abonnés français qui n'ont pas trouvé que les conditions de l'abonnement étaient exagérées. La revue coûte, expédiée comme imprimé ficelé, fr suisses 30.— par an, ce qui fait, au cours officiel fr français 2,400.—. Un exemplaire du «Cercle» revient donc à fr français 200.—, ce qui n'est guère inabordable. Il y a lieu d'ajouter que cet abonnement comprend en outre la possibilité de participer aux réunions de la société et d'obtenir, en cas de besoin, l'aide